

« mameloukisées » au XVIII^e siècle; elle laisse également de côté les similitudes entre les maisons d'époque ottomane et celles antérieures à 1517. Les études manquent encore sur le XVI^e siècle pour répondre de manière satisfaisante à cette dernière question; mais la transition du sultanat mamelouk à l'Égypte ottomane n'en reste pas moins un problème historique essentiel.

Le livre est remarquable par son souci constant de situer la province d'Égypte dans le cadre de l'Empire. L'auteur présente les intrigues et les jeux d'intérêt au Caire, comme liés et dépendants de ceux d'Istanbul, notamment par le biais du patronage du chef des eunuques noirs. Les recherches parallèles manquent pour comparer les structures du pouvoir en Égypte et dans les autres provinces, cependant, cette direction de recherche apparaît comme la plus prometteuse. Dans une large mesure, l'ouvrage de Jane Hathaway est un travail pionnier.

Nicolas MICHEL
(Montreuil)

Nicolas VATIN (éd.), *Oral et écrit dans le monde turco-ottoman*. Aix-en-Provence, 1995.
271 p. (*Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 75-76, 1995/1-2).

Aboutissement d'un dialogue de plusieurs années entre chercheurs turquisants et ottomanistes, ce riche volume collectif, présente une suite de réflexions sur la place de l'oral et de l'écrit, sur leurs oppositions mutuelles, leurs éventuelles complémentarités et leurs interactions dans le monde turc et ottoman (surtout ottoman, à vrai dire, à l'exclusion du rapide survol, par Altan Gökalp, d'un millénaire de tradition scripturaire turque et d'un article fort éclairant de Rémy Dor à partir d'un monument de l'orature ouzbèque). L'ensemble des textes décline les multiples incidences de l'écrit (à commencer par sa visualisation, depuis les stèles de l'Orkhon jusqu'à la calligraphie murale en alphabet arabe) dans des sociétés profondément marquées par l'oralité.

Les variations de ces rapports entre l'oral et l'écrit variant très sensiblement à une même époque (diglossie entre l'ottoman et le turc), mais aussi dans le temps, on peut d'abord déplorer que les périodes anciennes n'aient été abordées que dans un article de synthèse centré sur la « communication rituelle ». Par la suite, les études abordant l'Empire ottoman tendent à mettre en lumière le primat de l'écrit, lequel en vint à conquérir, grâce notamment à la pratique des registres, une forme d'autonomie par rapport à l'oral, même si l'un et l'autre restèrent dans une relation dialectique complexe.

L'exemple des *madrasa* en particulier — évoqué par Jack Goody en introduction mais qui ne fait malheureusement, dans le volume, l'objet d'aucune étude particulière — montre le cas d'un enseignement fondé sur la transmission de commentaires aux dépens du texte d'origine. Ainsi, la tradition écrite spécifique au monde ottoman, trouve-t-elle son apogée dans la transmission parlée d'un texte, l'oralité faisant office de médiation avec un texte initial rendu inaccessible par l'écran de la glose.

Parmi les questionnements les plus féconds, on retiendra sans doute les considérations de Rémy Dor sur l'importance de la pensée « situationniste » dans l'univers imaginaire et la perception de soi des auteurs et auditeurs de l'épopée ouzbèque, très marquée par une tendance à rattacher tout événement à l'univers existentiel immédiat — les procédés de mémorisation des bardes ouzbeks semblant se fonder sur la constitution d'un réseau de « lieux » de mémoire qui reproduisent l'environnement individuel immédiat et servent de réceptacle aux « images » de mémoire.

Au chapitre des parallélismes historiques entre différentes régions du monde turc, on a été intéressé par les grandes dates du développement de l'alphabétisation dans l'Empire ottoman (François Georgeon). Cette chronologie devrait amener les historiens à s'intéresser à la genèse, chez les musulmans de l'Empire russe, de l'enseignement islamique réformé et de la « méthode nouvelle » (*usūl-i jadid*) d'alphabétisation en caractères arabes, mais en turc (et non plus en arabe à travers le texte coranique) et d'une manière phonétique (*sawti*). Le léger décalage en faveur de l'Islam de Russie (voir à Kazan l'œuvre de Husayn Fayzkhân, dans le second tiers du XIX^e siècle) pose un nouveau jalon dans l'histoire fort riche des relations interrégionales entre la région Volga-Oural et le monde ottoman, à l'époque moderne.

Au chapitre des motifs de perplexité, on s'est étonné de l'hétérogénéité mais aussi des nombreuses incohérences des systèmes de transcriptions adoptés, souvent très complexes — tantôt phonétiques, tantôt scripturaires, tantôt les deux à la fois et souvent très discutables, y compris sous la plume d'auteurs dont on attendrait plus de rigueur. Enfin, est-il toujours bien nécessaire, par exemple, de parler d'orature non « ouzbèque » mais « özbek » — une orthographe qui nous semble relever d'une forme de scripturalisme, qui plus est centré sur l'Anatolie (puisque la prononciation comme la graphie « ouzbèques » de ce terme sont fort éloignées de cette leçon empruntée, on se demande bien pourquoi, au turc de Turquie)? Alors que l'Asie centrale et ses populations commencent tout doucement à entrer dans le domaine commun des connaissances de l'honnête homme occidental, ne serait-il pas temps de franciser son lexique (« ouzbek » accordé en genre et en nombre, au lieu du turc anatolien *özbek*), afin de l'intégrer, si je puis m'exprimer ainsi, parmi les « mots de la tribu »?

Stéphane A. DUDOIGNON
(IASP - Université de Tokyo)

François GEORGEON et Paul DUMONT, (dir.), *Vivre dans l'Empire ottoman. Sociabilités et relations intercommunautaires*. Paris, L'Harmattan, 1997. 350 p.

En collaboration ou séparément, François Georgeon et Paul Dumont éditent, depuis une quinzaine d'années, des ouvrages collectifs qui traitent principalement de l'histoire urbaine de l'Empire ottoman ou des premières décennies de la République turque. *Vivre dans l'Empire*